

Torrent

Suzanne Tougne

Volume 8, numéro 3-4, printemps–été 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6082ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tougne, S. (1993). Torrent. *Brèves littéraires*, 8(3-4), 87–93.

SUZANNE TOUGNE

Torrent

Elle était là, au milieu de l'immense scène, entourée de tous ceux qui la jugeaient, de tous ceux qui allaient la condamner et qui, dans leur tête, l'avaient déjà brûlée avant même de l'avoir écoutée. Au-dehors, le Mont-Royal bourgeonnait, verdissait, s'arrogeait tous les droits que dispense le printemps. Au-dedans la rumeur courait, enflait, se propageait dans tous les recoins du collège où j'enseignais depuis quelque vingt ans.

Nous étions au mois de mai et, dans la salle austère du vieil auditorium, Jeanne d'Arc murmurait au Comte de Warwick : «Cela aurait été mieux, n'est-ce-pas, si j'avais été brûlée ?... Ma vie n'est pas ornée comme la vôtre, Monseigneur, toute lisse, toute droite, entre la guerre, la chasse, les plaisirs et votre belle fiancée... Qu'est-ce qui va me rester à moi, quand je ne serai plus Jeanne ?»

Assise au fond de la salle, dans ce milieu bourgeois et conservateur, je ne pouvais m'empêcher de réciter à mi-voix les répliques que j'entendais depuis plus de six mois. C'étaient des jeunes, c'étaient mes élèves. Ils m'avaient suivie dans ma folle entreprise pour présenter

l'Alouette de Jean Anouilh. Depuis plus de six mois, Jeanne Léthaud vivait de façon intense ce qui aurait dû être dans sa vie sa seule condamnation à mort : la condamnation de Jeanne d'Arc, la pucelle d'Orléans.

Mais ce soir-là, lorsqu'elle se redressa pour déclarer «qu'est-ce qui va me rester à moi, quand je ne serai plus Jeanne ?», je ne pus m'empêcher de frissonner.

En effet, la veille, l'adolescente avait écrit, sans le savoir, une nouvelle condamnation. Dans sa dissertation, elle avait jeté innocemment sur une feuille blanche ces petits mots : «Je serai religieuse plus tard», une véritable hérésie aux yeux de quelques élèves indiscrets. Elle avait mis son nom pour la deuxième fois au ban des accusés et, en quelques heures, cet aveu avait déclenché dans tout le collège un torrent de rires, de sarcasmes, de haussements d'épaules, d'agressions verbales. Le peuple a toujours brûlé les hérétiques. Pourtant, quelques heures plus tard, l'Autre ou plutôt la même, n'avait pas peur d'affronter les mêmes accusateurs qui affichaient un air compatissant pour la bergère de Domrémy. Ne l'avait-on pas condamnée à tort et brûlée vive, elle ?

Jeanne était là, menue mais forte, timide mais tranchante, naïve mais rusée, sereine mais brûlée. Funambule sur un fil. Papillon sorti de sa chrysalide. Jeanne jouait Jeanne... ou plutôt n'était-elle pas Jeanne depuis sa naissance ? La pure ? La pieuse ? La vraie ? Celle qui enflamme encore tous les peuples ?

Dès la première audition au cours de laquelle ses camarades l'avaient élue à l'unanimité pour défendre le rôle de Jeanne d'Arc, j'avais frémi en voyant ses cheveux noirs coupés court et ses yeux ardents luire sous les spots ou en entendant sa voix cristalline et pure monter dans l'amphithéâtre. Et elle était Jeanne, y compris dans tout ce qu'elle vivait.

Je l'avais appris quelques mois plus tard, un vendredi soir après les cours, alors qu'elle et moi préparions une sortie au théâtre. Elle m'avait avoué qu'une grande foi l'habitait. Jeanne Léthaud priait pour oublier la guerre sourde qui l'opposait à sa mère. Jeanne Léthaud priait pour oublier le chantage pécunier exercé par son père. Jeanne Léthaud priait pour oublier les jalousies, les paroles sexistes, les mots obscènes prononcés dans les couloirs du collège.

Il n'a jamais été facile d'être une adolescente polie et attentionnée, de dire que seul un être comme Cyrano de Bergerac mérite notre amour, de croire en son étoile, d'être Autre. Elle était Autre, et cette Autre m'avait peu à peu émue. Son rire avait réveillé chez moi des élans, une foi, un idéal que j'avais enterrés au plus profond de moi. Elle était devenue mon guide, mais elle ne le savait pas. On riait. On s'amusait. On était heureuses, mais on l'ignorait.

Tous les parents d'élèves qui venaient de se lever pour applaudir Jeanne ne se doutaient pas qu'ils la condamnaient une troisième fois. En effet, comme Jésus portant sa croix, Jeanne allait tomber encore, une fois le rideau baissé. L'évêque Cauchon, un jeune

garçon boutonneux et rougeaud, dont elle avait plusieurs fois repoussé les avances entre deux répétitions, cracha en sa direction : «Hé ! La Sainte ! Sainte Jeanne ! Facile pour toi de les avoir à tes pieds... Maudit ! Quand on veut être nonne ! J'aurais dû te laisser brûler pour vrai ce soir.»

Y a-t-il dans aucune histoire spectacle plus émouvant que la grande aventure de cette bergère qui, par amour pour Dieu, quitte sa famille, ranime tous les courages et meurt après un procès inique, abandonnée de tous ? Y a-t-il dans la vie plus grand drame que celui d'une adolescente assassinée au moment même où sa vie s'illumine ?

J'arrivai juste à temps dans les coulisses pour voir le corps s'affaisser sous ce nouveau torrent de boue. Rideau.

Le mois de mai passa ainsi. La rivière des Prairies charriait toujours des glaçons, des rafales rageuses ramenaient toujours l'hiver, des arbres acidifiés refusaient de verdier.

Jeanne, comme un buisson ardent, ne montrait aucun signe de changement. Pourtant il y a des certitudes qu'il est difficile d'étaler au grand jour. Pourtant il est des plaies qui ne peuvent se cicatriser...

Elle marchait toujours fière au milieu d'autres solitudes, jusqu'en ce jour de juin où elle arriva dans mon bureau le visage baigné de larmes : «Une lettre anonyme a révélé à ma mère ma vocation.» Jeanne jouait

l'Alouette, mais bouleversée cette fois par une sorte de dérélition. Celle qui l'avait mise au monde la reniait à son tour et lui interdisait de voir une religieuse que Jeanne rencontrait parfois quand trop de questions restaient sans réponses. «Si notre droiture, notre pureté, notre absence de mesquinerie ne sont ni reconnues ni appréciées de personne, pourquoi les avoir, puisqu'elles sont source de railleries et d'incompréhensions ? Pourtant, croire en l'homme serait une raison de vivre... Que l'amour soit vraiment amour, qu'il soit paix ou qu'il ne soit pas», se répétait Jeanne Léthaud.

Mais le torrent de mépris et d'incompréhension la submergea. La religieuse fut envoyée en Amazonie afin de soigner les lépreux. Jeanne Léthaud était mise au ban de sa famille et de la société scolaire. Rideau.

Le mois de juin se déroula au pas de course. Le soir du bal des finissants, dans un hôtel luxueux de la métropole, pendant que la ronde des limousines déversait son flot de couples, il eût fallu un œil bien exercé pour remarquer une modeste robe blanche parmi les clinquants et les falbalas. Elle s'approcha de moi, m'étreignit, me remit une rose — sa fleur préférée — et un petit billet sur lequel était écrit : «Il faut vivre comme si on était compris, comme si on était aimé, comme si on était éternel.» Elle se mêla à la foule des invités; je ne la revis pas de la soirée. Le lendemain, je sus qu'à minuit Cendrillon avait depuis longtemps quitté le bal... On la retrouva morte sur la scène du théâtre, tenant dans sa main la réponse à tous ceux qui lui disaient comme Warwick : «Mais vous savez, Jeanne, les choses s'arrangent toujours avec le temps.»

Les lèvres bleuies semblaient murmurer encore : «Je ne veux pas que les choses s'arrangent... Je ne veux pas le vivre votre temps... Jeanne acceptant tout, Jeanne avec un ventre, Jeanne devenue gourmande... Vous voyez Jeanne fardée, en hennin, empêtrée dans ses robes, s'occupant de son petit chien ou avec un homme à ses trousses, qui sait, Jeanne mariée ?»

Il est des messages universels qui ne sont jamais entendus.

Jeanne Léthaud repose en paix au cimetière Côte-des-Neiges.



Jeanne à cheval
Miniature extraite du manuscrit d'Antoine du Four (XV^e siècle).
(Musée de Nantes).